

Hugues Chardonnet : « La montagne est mon lieu de ressourcement en Dieu »

Médecin et guide de haute montagne à Briançon (Hautes-Alpes), Hugues Chardonnet, 54 ans, est marié, père de deux enfants et trois fois grand-père. Il raconte comment le soin du corps et l'alpinisme le rapprochent du Créateur.

À quand remonte votre désir de devenir médecin ? Est-ce une vocation ?

Dès l'âge de 11 ou 12 ans, je rêvais d'être médecin. Un peu plus jeune, je voulais être missionnaire en Afrique. J'avais pour idole Albert Schweitzer, ce célèbre théologien luthérien, médecin, organiste, qui a monté un hôpital à Lambaréné au Gabon. Cette façon de porter la Bonne Nouvelle me faisait rêver. Je souhaitais être missionnaire pour soigner et évangéliser. D'une certaine manière, c'est un peu ce que je fais aujourd'hui. Mon métier de médecin est en quelque sorte une vocation. Il y a peu de métiers où l'on se fait à ce point compagnon en humanité de ceux qui souffrent dans leur corps ou leur esprit.

La montagne est une autre de vos passions...

Là aussi, cela remonte à l'enfance. Je me souviens avoir eu la chance d'être invité chez les parents d'un ami qui habitaient à la montagne. C'étaient des gens ouverts, accueillants, et j'y ai passé des vacances extraordinaires. J'y ai rencontré des personnes qui sont devenues des amis, dont un prêtre qui, plus tard, a célébré mon mariage. Il m'a fait découvrir l'alpinisme. Je ne pensais qu'à cela, j'en rêvais la nuit, je dévorais les livres de Roger Frison-Roche et surtout de Gaston Rebuffat, dont les récits poétiques me fascinaient. Je rêvais de devenir guide de montagne, mais cela me semblait inaccessible. Christophe Moulin, l'un de mes amis, excellent alpiniste, m'a encouragé à concrétiser mon rêve d'enfant et j'ai fini par y arriver, même tardivement. J'adore faire découvrir la beauté de la montagne à d'autres, leur apprendre aussi les techniques, l'usage des cordes, des pitons, des piolets, pour avancer dans la neige, la glace, escalader des escarpements...

La beauté de la montagne, c'est une occasion de contemplation particulière pour un chrétien ?

Bien sûr. Approcher un milieu naturel exceptionnellement préservé constitue une source d'émerveillement presque inattendue, imprévisible. C'est au-delà des mots. Ce qu'il y a de plus beau en haute montagne, c'est peut-être, davantage encore que la beauté des paysages, le partage avec les autres. La dimension spirituelle de la haute montagne est là : être capable de ressentir ce choc, cet émerveillement, l'exprimer devant les autres, échanger. C'est quelque chose qui, aujourd'hui encore, me dépasse complètement.

Depuis trois ans, je propose des randonnées qui allient le plaisir de la randonnée et la joie de méditer l'Évangile. Ce sont les groupes Évangile alpinisme. Avec des petits groupes, nous montons le matin en montagne et l'après-midi, une fois parvenus au refuge, nous partageons. Cela dure généralement une semaine. Je choisis des thèmes comme la joie dans l'évangile de saint Jean, un florilège de textes sur la charité ou le récit de l'enfance du Christ dans l'évangile de saint Luc.

Les personnes que j'emmène en montagne ont en eux le désir de découvrir davantage qui est le Christ. C'est un cadeau étonnant de pouvoir partager nos réflexions, nos prières sur ces textes inouïs. Chacun a toujours quelque chose d'immense à transmettre à l'autre : cela donne lieu à des ouvertures et des questionnements insoupçonnés, c'est magnifique ! J'organise aussi des Apéros Évangile où l'on déguste à chaque fois un vin nouveau et une nouvelle page de l'Écriture.

Quelle est l'histoire de votre vocation diaconale ?

Ma passion pour l'Évangile remonte à l'enfance. J'ai cette chance, ce don de la foi, qui m'a été transmis notamment par le scoutisme. Parfois, j'en veux presque au Père quand je constate que certains n'ont pas ce don de la foi. Pourquoi ? Ça reste un mystère. Je dois ma vocation diaconale à

un diacre de Briançon dont je salue la pugnacité et la persévérance. Pendant un an, à chaque fois qu'il me croisait à la sortie de la messe, il me parlait d'un groupe de discernement au diaconat en me disant que ce serait l'occasion pour moi de réfléchir sérieusement à la question. Pendant longtemps, je lui ai répondu que je ne me voyais pas représenter l'Église catholique, que je ne m'en sentais pas digne. Et puis, un beau jour, j'ai vécu une vraie conversion. Je me suis dit : il a raison ; s'il n'y avait pas eu, depuis les apôtres, des illuminés qui rentrent dans la structure et qui maintiennent l'annonce de la Parole, la connaissance de la liturgie, alors on ne parlerait tout simplement plus du Christ aujourd'hui. J'ai donc accepté d'y réfléchir avec mon épouse et cela m'a conduit à l'ordination dix ans plus tard.

Quelle est votre mission particulière en tant que diacre ?

Elle se situe d'abord dans mon environnement familial, professionnel, montagnard. J'ai longtemps eu la charge d'une aumônerie de jeunes, ce qui m'a donné l'occasion de me rendre à Madrid à bicyclette pour les Journées mondiales de la jeunesse (JMJ) de 2011. Aujourd'hui, je m'occupe de la pastorale des loisirs et j'essaie de promouvoir le droit aux loisirs pour les plus pauvres, qui correspond au repos du septième jour dans la Genèse. Avec l'association ATD Quart-monde, nous montons une grande campagne de communication en ce sens. Une équipe d'une dizaine de personnes va entreprendre en trois ans l'ascension des 82 sommets alpins de plus de 4 000 mètres. Au terme de cette aventure, nous écrirons un livre sur les rencontres que nous aurons faites avec des personnes issues de la grande pauvreté.

Quel regard portez-vous sur l'Église ?

J'aime l'Église, peuple des amis du Christ et, au-delà, de tous ceux qui sont en recherche d'une transcendance, d'une source d'amour. Concernant l'institution, je porte un regard plus « piquant », ce qui n'est pas surprenant compte tenu de mon patronyme ! Je constate que les contresens sont encore nombreux. On a monté en épingle la phrase « N'ayez pas peur », certains allant jusqu'à l'attribuer à Jean Paul II alors que c'est d'abord une phrase du Christ dans l'Évangile. Et c'est la seule chose que je souhaiterais voir changer dans l'Église aujourd'hui : qu'elle n'ait pas peur de la société, du monde, qu'elle cesse de voir les forces du mal rôder un peu partout. Le Christ nous appelle à une confiance, à une espérance et à un lâcher prise dont l'institution n'est sans doute pas assez porteuse aujourd'hui.

Propos recueillis par Romain Mazenod (DA 163 04 2013)